

LE DÉPISTAGE remis en cause

► Les autorités sanitaires soulignent les nombreux inconvénients du dépistage systématique du cancer de la prostate

► Le dépistage du cancer de la prostate est-il utile ? C'est la question que soulève le Centre fédéral d'expertise des soins de santé (KCE). L'organisme avoue ne pas savoir de quel côté penche la balance bénéfices-risques du dépistage systématique du cancer de la prostate par dosage du PSA.

D'UNE PART, un tel dépistage a permis une baisse de la mortalité : deux décès pour 1.000 sujets dépistés ont été évités en l'intervalle de 15 ans.

D'autre part, la liste des méfaits du dépistage systématique est longue. "Il y a eu une diminution de la mortalité mais au prix d'un surtraitement des patients

puisque l'évolution de cette maladie est quasi nulle", précise le professeur Thierry Roumeguere, chef du service d'urologie à l'hôpital Erasme (ULB).

Des autopsies ont révélé que nombre d'hommes âgés sont porteurs de cette tumeur jusqu'à la fin de leurs jours sans même en avoir conscience et sans qu'elle ne provoque chez eux la moindre gêne. Ainsi, le KCE estime qu'au-delà de 80 ans, plus de 4 hommes sur 10 sont atteints de ce type de cancer de façon tout à fait asymptomatique.

Un dépistage actif expose ainsi à un traitement inutile et à des pénibles effets secondaires.

L'incontinence et l'impuissance sont les complications les plus fréquentes.

AUTRE POINT qui pose question : la fiabilité du test au cours duquel est évalué le dosage du PSA (antigène prostatique spécifique) dans le sang. "Une valeur anormale ne traduit pas pour autant toujours la présence d'une tumeur. Inversement, un résultat normal au test PSA n'exclut pas complètement la présence d'un cancer de la prostate. Le dépistage peut donc provoquer des inquiétudes inutiles, mais aussi un faux sentiment de sécurité", explique

le KCE dans un communiqué.

"Il y a aussi les conséquences

psychologiques du diagnostic. Beaucoup de gens ont du mal à accepter l'idée de vivre avec un cancer, même s'il n'évolue pas. C'est pourquoi il est important que les patients soient informés de la démarche dans laquelle ils s'engagent lorsqu'ils demandent un dépistage", poursuit le professeur Roumeguere.

En Belgique, 8.100 nouveaux cas de cancers de la prostate ont été dépistés en 2008, selon le registre du cancer belge. Bien que ce soit le cancer le plus fréquemment diagnostiqué chez les hommes de notre pays, ils sont moins de 4 % à en mourir.

L. Sa

Malade du cancer : une qualité de vie dégradée

Les symptômes de la maladie persistent, même deux ans après l'annonce d'un cancer. La fatigue apparaît comme une séquelle majeure pour une large majorité des personnes, selon l'étude *Deux ans après un diagnostic de cancer* réalisée par l'Institut français du cancer auprès de 4.349 patients. Les cancers les plus épuisants sont celui du poumon (70,9 %), suivi par celui de la thyroïde (66,0 %), du col de l'utérus (64,5 %) et du sein (60,4 %).

Les patients se plaignent également de douleurs physiques. Deux enquêtés sur trois ont fait l'expérience de douleurs au cours des quinze derniers jours. Il s'agit d'une prévalence supérieure à celle

observée en population générale.

L'étude met également en évidence l'impact de la maladie sur la situation professionnelle : au moment du diagnostic, huit personnes sur dix étaient en emploi, contre six sur dix, deux ans plus tard. La perte d'emploi touche davantage les moins diplômés, les plus jeunes et les plus âgés, ceux qui exercent un métier d'exécution ou qui ont un contrat de travail précaire. L'annonce de la maladie a d'ailleurs un impact sur les revenus : 25,1 % des patients français ont un revenu inférieur à 1.000 €, contre 14,3 % de la population en général.

L. Sa

4

Le cancer de la prostate est le plus fréquemment diagnostiqué chez les hommes belges. Pourtant, ils sont moins de 4 % à en mourir.